



Gérard Cartier

Retour à l'origine

Chroniques et croquis des villages verrouillés,
de Paul Keineg
(P. J. Oswald, 1971)

Paul Keineg, comme son nom l'indique. Au début de sa carrière dans la vie, son attachement à la Bretagne le fit militer à l'UDB (Union Démocratique Bretonne) et, le temps de quelques livres, « passer au breton », double engagement dont témoigne, entre autres, ses *Barzhonegoù-trakt* (Poèmes-tracts) : « Lambigan a reomp alkool ur yezh forbannet... » (« Nous distillons l'alcool d'une langue bannie »). Depuis cette époque, beaucoup d'eau a coulé dans la Rivière de Châteaulin. Pour subsister, Paul Keineg a dû s'exiler aux États-Unis ; il y a longtemps enseigné dans une université ; mais le sang parle : il n'est rentré en France, à l'orée de l'âge, que pour retrouver la Bretagne profonde – ce retour tardif à la terre d'origine, sinon de corps, au moins en sentiment et en imagination, est un geste commun à beaucoup d'écrivains.

Ce qu'il y a de singulier et d'attachant chez Paul Keineg, c'est qu'il n'a jamais renoncé à donner à son œuvre une dimension critique, qu'on pourrait aussi dire civique (et même politique, si le mot n'était pas si déprécié), c'est-à-dire embrassant le monde dans la diversité de ses manifestations, matérielles et idéologiques. S'il donne une forme intelligible à la réalité, s'il en inscrit les causes et les effets, c'est sans cesser d'être poète, sans sacrifier l'exigence littéraire à la pensée, par la grâce d'une écriture d'une grande force expressive. Aujourd'hui, dans ces temps d'abandon aux excès du capitalisme, peut-être s'éprouve-t-il un peu anachronique – ce qui le sépare de sa jeunesse, ce n'est pas un demi-siècle mais une ère. En 1971, en préface aux *Chroniques et croquis des villages verrouillés*, publié dans une collection au titre éloquent (« L'aube dissout les monstres »), ouvrage qui recueille aussi les *Poèmes-Tracts*, Yves Rouquette écrivait : « Keineg n'est plus récupérable ». Il ne l'est pas d'avantage aujourd'hui, ce qui nous le rend d'autant plus nécessaire.

Ces *Chroniques* sont tout à la fois un chant d'amour à la Bretagne (« ...pays de grand gel et de vent, / déchiré d'une bourrasque de lumière... ») une déploration et un combat. Ces paysages minés par l'agriculture intensive, ces campagnes qui se dépeuplent, ces hommes en proie à la misère (le premier recueil de Keineg est titré *Le poème du pays qui a faim*), cette langue séculaire qui s'efface, voilà le terreau qui l'a engendré. La place m'est comptée. Pour rendre sensible le ton et le style du recueil, j'en citerai le poème d'ouverture :

Ces vallées huilées parcourues de longs fleuves de trèfle et de colza que
remontent tracteurs et chevaux.

Ces hameaux au regard sec et vides qu'étourdit le chant d'un merle dans
les vergers.

Ces hommes fermés, désespérés, écorchés par le silence d'un énorme
naufrage.

Ce jeune homme à la voix sûre, à l'œil précis, à la pensée nette, c'est déjà le Keineg d'aujourd'hui. Depuis, il a édifié en solitaire, à l'écart des emballements littéraires, une œuvre vaste et diverse, qui en fait l'un de nos grands poètes vivants¹.

.

¹ Avec un peu de chance, on peut encore trouver les *Chroniques et croquis des villages verrouillés* dans les librairies d'occasion en ligne. On peut aussi en lire des extraits dans la grosse anthologie *Les trucs sont démolis*, 1967-2005 (Obsidiane & Le temps qu'il fait, 2008).